

Petite Revue Mensuelle.

Jamais plus qu'aujourd'hui les hommes ne se sont préoccupés du lendemain. Les philosophes, les politiques, les diplomates, voient se brouiller sous leurs yeux les signes des temps. La vie active, la vie du jour ne laisse rien percer de l'avenir; les entrailles des victimes sont muettes. Les plus savants, les plus experts ont laissé de dépit retomber leurs fronts dans leurs mains; les uns abandonnant au destin le soin de déchirer les voiles qui s'épaississent sur leurs yeux; les autres reconnaissant dans leur impuissance la vérité de cette pensée: l'homme s'agite et Dieu le mène.

Que de points noirs signalés depuis un an et plus; que d'orages annoncés; que de guerres suscitées par les cris de la presse. Le monde entier en a été abasourdi. Tout cela est disparu aujourd'hui. Les plumes comme les épées reposent dans une paix absolue. Le ciel ne saurait être d'un plus beau bleu; pas un astre, pas une seule étoile n'y manquent. Une onde calme et pure; l'onde qui porte notre fortune, réfléchit amoureusement ces lumières et en multiplie les beautés.

Cependant une inquiétude profonde tourmente les esprits. Chacun présage d'horribles tempêtes dans ce calme trompeur; chacun sent un courant sous-marin rugir sous notre vaisseau. Où ce courant va-t-il courir; où le tourbillon va-t-il s'engouffrer, où l'abîme va-t-il s'ouvrir? Mystère! Mystère!

Dans l'appréhension du désastre, des mesures d'une prudence peut-être exagérée ont été prises. Tous les peuples ont l'arme au bras, et quelle arme bon Dieu! Pas d'autre que des Chassepot ou des Snider. Le commerce retrécit son cercle d'opérations, l'industrie rentre ses capitaux; les banques se ruinent en s'empressant d'or. Il y a plus d'un milliard à la banque de France; un milliard qui s'il y reste seulement un an aura moins produit au bout de ce temps, qu'une poignée de tourbe dans les champs. Les rois se montrent davantage à leurs sujets et s'efforcent de gagner leur affection et leur fidélité par de douces paroles et des faveurs. Ils ont raison d'en agir ainsi, car la force des rois réside après tout dans le cœur des peuples. Quiconque règne uniquement par la terreur ne saurait régner longtemps.

Que veulent dire ces armements prodigieux de la France, de la Prusse, de l'Autriche et de l'Italie; ces projets d'alliance de la Prusse, tantôt avec la Russie tantôt avec l'Italie, et de la France avec l'Autriche, ce renfort de troupes françaises expédiées à Rome; cette stupeur du capital se refusant derrière les remparts de la banque, cet ennui, ce malaise indéfinissable qui accompagnent toutes les crises et toutes les heures de transition? Que veut dire tout cela si ce n'est que la guerre est imminente, qu'il faut de toute rigueur qu'elle éclate, d'abord entre la France et la Prusse, pour se propager ensuite d'un bout de l'Europe à l'autre. Quel en sera le prétexte, quand se déclarera-t-elle? voilà les deux questions qui troublent les prophètes et qui de découragement leur font tomber le front dans les mains. Mais que ce soit un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut qu'elle vienne, pour arracher les peuples à la torpeur qui les accable, pour que l'on sache qui est le premier et qui est le second dans le monde, pour rétablir l'autorité morale dont les vertus flottent incertaines sur diverses têtes; la Prusse s'y prépare et n'a pas l'air de la redouter; la France la désire, parce qu'on a douté d'elle, et plus encore peut-être, pour le maintien de l'empire et de la dynastie impériale. M. Emile Girardin l'a écrit en toutes lettres:

"Croyez-vous, a-t-il dit, que la France puisse demeurer longtemps dans la situation précaire, que lui a faite l'amoindrissement relatif, en 1851, de ses libertés; en 1866, de son territoire, et en 1868, de sa prospérité? Non, car il faudrait admettre que Napoléon III, qui a un fils et qui a chaudement à cœur de fonder sa dynastie ignore complètement l'histoire. Une nouvelle dynastie se fondant sur la base d'un triple amoindrissement, ce serait sans exemple, en aucun temps et en aucun pays. Donc, il faut s'attendre de l'Empereur à un effort suprême qui la replace dans la haute position que lui avait faite le Congrès de Paris de 1856. Si opiniâtres qu'elles soient, toutes les résistances de M. Rouher, ministre d'Etat, pour empêcher cet effort suprême, seront vaines; j'en réponds."

La France est facile à distraire. Elle a chaque jour quelqu'incident nouveau, quelque refrain piquant, quelque mot dont elle ignore le plus souvent et l'origine et la signification, mais que tout le monde sait, que tout le monde répète et qui met tout le monde en bonne humeur. Ce n'est toutefois ni de ces mots roulants, ni d'un refrain, ni même du zouave Jacob qu'il s'agit en ce moment. Un incident des plus graves a surgit au sein du Sénat et tout Paris ne s'occupe que de cela. C'est la morale qu'on y a vu assigner la science à comparaître devant le tribunal de l'opinion publique. C'est surtout dans l'école de médecine qu'on a vu se produire ces doctrines, qui, soit directement soit indirectement conduisent au matérialisme. Naturellement le clergé en conçoit de l'inquiétude et demande une enquête à ce sujet. Il y eût de beaux discours prononcés dans le Sénat tant au nom de la morale qu'en celui de la science. M. de Sainte-Beuve a pu se faire entendre longuement et mettre à nu avec une satisfaction désespérante la plaie hideuse de matérialisme qui lui ronge le cœur. Il a eu les tribunes, le quartier latin et même une majorité dans le Sénat en sa faveur. La science médicale est remontée dans ses chaires avec plus d'insolence que jamais pour prêcher l'animalisme et le vitalisme. Les étudiants ont préparé une ovation à M. de Sainte-Beuve et peu s'en est fallu qu'ils ne fissent un mauvais parti à tous ceux qui avaient eu l'énergie et la dignité de se déclarer ses adversaires.

Le corps législatif a eu beaucoup à faire au sujet du tarif. Cette question a fait surgir des talents nouveaux et a agrandi le cercle de la renommée de certains autres. Après de longues, d'interminables discussions, tous ont fini par s'entendre, et des débats soutenus avec la plus haute éloquence par les Thiers, les Berryer, les Pouyer-Quertier, les Rouher, les Favre et plusieurs autres se sont terminés par un simple vote de levés et assis. La loi sur le droit de réunion a eu les mêmes honneurs que la loi sur la presse. Les deux libertés promises par l'Empereur sont maintenant inscrites dans le Code.

L'Angleterre a de beaucoup plus de mérite que la France. Elle est à son heure de triomphe, parce qu'elle est à son heure de générosité et de sacrifices; l'Eglise d'Irlande va bientôt être libre; le peuple de la Grande-Bretagne le désire, et déjà l'opinion universelle a applaudi à la généreuse initiative de M. Gladstone. On ne revient pas sur de tels actes, nul ne saurait effacer la trace d'un pareil pas en avant. Il reste imprimé dans le bronze de l'histoire; glorieux, si l'on avance encore, honteux si l'on recule. Le haut clergé anglican qui jouit des prébendes et des bénéfices de l'Eglise d'Irlande a fait monter sa plainte jusqu'au trône de Sa Majesté, mais l'accueil qu'il a reçu lui laisse peu à espérer. Le vent souffle à la liberté, et à la réforme. Tout en faisant ainsi des largesses à l'Irlande, l'Angleterre sait lui faire comprendre qu'elle ne cède à aucune crainte, à aucun sentiment d'intimidation. Car c'est de la même main qui a étouffé hier le fénianisme, qu'elle laisse tomber des faveurs sur la terre qu'ils ont souillée de leurs honteux exploits. Secte impie et menteuse? Ne disait-elle pas qu'elle n'avait qu'un but, qu'une espérance, qu'une passion, le salut de l'Irlande? Nous l'avons tous entendu parlant ainsi; eh bien! en dépit de la bienveillance de l'Angleterre à l'égard de cette patrie tant vénérée, ces prétendus martyrs du patriotisme, continuent leur agitation, aiguissent des poignards, préparent des torches à l'ombre de nos frontières pour apporter bientôt parmi nous le fer et le feu, le crime et le pillage. Heureusement que nous veillons, l'arme au bras, prêts à les recevoir, comme nous les avons reçus il y a deux ans.

Parmi les faits, qui nous intéressent le plus, passés au Parlement anglais nous devons signaler le rejet de la requête de notre Province-sœur, la Nouvelle-Ecosse qui paraît vouloir à tout prix raturer sa signature apposée au pacte fédéral. Elle n'a pas réussi à retirer sa main de la nôtre, et il ne lui reste plus comme alternative qu'une humble soumission ou l'annexion aux Etats-Unis.

Nous l'écrivions tout-à-l'heure, l'Europe est dans un triste état de langueur et de prostration. C'est de l'Asie que lui viennent les beaux exemples aujourd'hui. La Sublime Porte est entrée dans une voie de changements extraordinaires. La civilisation chrétienne y fait enfin sentir sa bénigne influence. Déjà quatorze chrétiens ont été admis au nouveau Conseil d'Etat composé de quarante-et-un membres. Tous les postes les plus importants de l'Empire sont accessibles aux chrétiens comme aux musulmans, et cette Crète si héroïque et si souffrante va voir le terme de ses maux.

Ainsi le spectacle est d'une monotonie désolante du côté de l'Europe, d'une délicieuse fraîcheur et des plus riches couleurs du côté de l'Asie. Contournant le bassin de la Méditerranée que nous offrira-t-il du côté de l'Afrique? La misère, la détresse, la mort dans les tortures de la faim. On s'y bat, on s'y tue pour un morceau de pain; les mères y mangent leurs enfants sans remords et s'étonnent même qu'on le leur impute à crime. Un grand cri de douleur s'élève de cette terre dont le sein tari ne peut nourrir ses habitants. Ces plaintes se sont répercutées dans tous les échos de l'univers. Nous les avons entendues d'ici et le Canada toujours compatissant a donné son obole pour secourir les pauvres arabes de l'Algérie.

Il nous faut revenir jusqu'aux bords du St. Laurent pour respirer un air pur et vivifiant, pour retrouver une paix entière et cette *aurea mediocritas*, qui est le vrai trésor du bonheur pour les âmes bien nées. Nous vivons dans le calme au milieu du tourbillon du monde. Pendant que nos voisins s'agitent au sujet de leurs élections prochaines, que les noms de Grant, Chase et Pendleton sont incessamment ballottés par l'opinion, nous nous complaisons dans la vue de nos champs couverts d'abondantes moissons qu'un ciel tout à fait propice promet de murir pour la prospérité du pays.

Toutefois nous avons, comme chaque mois, notre petit chapitre nécrologique. Deux prêtres distingués sont morts durant le cours de ce mois. M. l'abbé Zéphirin Sirois, curé de St. Ignace, âgé de 61 ans et après 35 ans de prêtre, et M. l'abbé Otisse, dont le *Journal de Québec* parle en ces termes:

"Nous avons la douleur d'apprendre la mort de M. l'abbé Joseph-Lucien Otisse, préfet de discipline à l'Ecole Normale Laval, décédé vendredi dernier, à neuf heures du soir, à la Baie St. Paul, sa paroisse natale.

"M. l'abbé Otisse est né le 18 octobre 1824. Il fit ses études au collège de Ste. Anne, et fut ordonné prêtre le 28 juillet 1851.

"Il fut longtemps vicaire de M. le grand-vicaire Chauvin, curé de la Baie St. Paul, puis curé de St. Alphonse, et plus tard de l'anse St. Jean, dans le district de Chicoutimi. C'est l'automne dernier qu'il avait appelé à l'Ecole Normale.

"M. Otisse n'était pas seulement un bon prêtre, un prêtre remarquable par toutes les vertus ecclésiastiques; c'était un homme aimable et doué d'un très-riche caractère. Humble et modeste, il ne cherchait qu'à cacher ses précieuses qualités, mais ceux qui ont eu l'avantage de le connaître, en conserveront toujours un agréable souvenir."